

## **LES NOUVELLES DE L'IMPRO**

### **Un chien peut en cacher un autre**

Ecrit par Régine Vandamme – Sur base du Match d'Impro du 22 février 2015

« Pas si simple » d'écrire une nouvelle à l'issue du match des Bleus contre les Jaunes du 22 février. Non, pas si simple quand on a un bras dans une atèle suite à une infiltration —mal dosée, mal administrée, mal tolérée ?— dans une (toute petite) articulation de l'épaule (la moins réceptive à un corps liquide étranger). Pas si simple quand le bras en question est celui au bout duquel vous avez la main la moins gauche — celle avec laquelle vous écrivez, en l'occurrence. Surtout quand on vous fait en prime le même jour une infiltration dans l'autre épaule — là, pas dans une articulation mais dans une bourse, une bourse où il semble y avoir moins de vie que dans l'articulation à gauche rapport au fait que la souffrance est discrète de ce côté-là. Ne me demandez pas pourquoi. Le toubib, lui, dit que c'est parce que la bourse est vide (jusque là, ok, je vois bien de quoi il parle) et que le produit peut donc se répandre sans rien distendre. Etre infiltrée, c'est pas enviable. Mais paraît que ça peut être un moyen d'éviter une intervention chirurgicale. On peut donc en espérer un mieux même si sur le coup et pendant au moins 48 heures, « ça peut tirer un peu sans pour autant que ça empêche de travailler et de conduire ».

Sauf que quand je quitte le cabinet médical, j'ai un bras qui pèse au moins un semi-remorque et qu'il pend comme mort le long de mon corps. Heureusement, ma voiture a une boîte automatique. Enfin, pas exactement automatique. Il paraît que c'est mieux que ça. Dixit mon fidèle compagnon. Ça a avoir avec une avancée technologique que je n'ai pas cherché à comprendre. Les technologies, il me suffit qu'elles soient simples à utiliser. Je suis une devancée technologique. Pas une geek façon Beaver.

Je prends donc le volant de ma voiture de la seule main qui réponde aux commandes de mon cerveau pour aller au bureau. Je roule tout doux. La direction a beau être assistée (précision : je parle de celle de la voiture. Au bureau, la direction est assistée aussi, mais c'est pas le sujet), piloter ce véhicule d'une main, ça ne se fait pas fingers in the nose ! Le pied, ce serait que dans le bouquet d'options, j'aie la possibilité d'activer la fonction « au ralenti » : les automobilistes, qui, comme moi, empruntent mon itinéraire, en deviendraient moins menaçants. Je pourrais circuler en toute sécurité ; mes réflexes, eux, resteraient actifs à leur vitesse habituelle. J'arriverais au bureau sans encombre et sans stress. C'est le match des Bleus contre les Jaunes qui me fait rêver à cette option.

Putain, ce que j'ai mal ! Envie de dire à ce toubib que ça ne « tire » pas, que c'est bien pire que ça. Ou alors que, oui, ça tire, mais que ça tire des larmes comme de petits diamants fondus, qui ne roulent pas du tout au ralenti sur mes joues de crocodile. Et que ça tire des cris, qui tendraient à passer le mur du son.

Et comment je vais faire moi, pour bosser aujourd'hui et écrire cette nouvelle ce soir si j'ai l'hémicorps gauche supérieur colonisé par une douleur protéiforme ? Protéiforme, c'est pas un mot que j'aime bien, mais je le place de temps en temps dans des contextes qui s'en accommodent. Pour le coup, je ne sais pas trop comment définir cette douleur vive qui s'empare de mon épaule, de mon bras, de ma nuque, de mes doigts, de la base de mon crâne. Alors va pour « protéiforme » qui lui donne une consistance. Epaisse et poisseuse.

L'aiguille, qui a instillé dans mes épaules un produit supposé thérapeutique, a inoculé en moi un mal de chien. J'écris un « mal de chien » et je me demande qui en est l'auteur ? Le maître aimant d'un chien exceptionnel, exemplaire ? Peu de chance que ce soit l'invention d'un chien puisque tout le monde sait que — et d'ailleurs on l'a bien vu dimanche dans la joute « Ecrit dans le ciel » — : les chiens ne parlent pas. Sauf dans les BD. Et pourtant, vu le côté complètement déjanté des personnages improvisés, le chien des Bleus aurait pu être doué de parole. Au lieu de ça, l'air mauvais, le poil terne en bataille, mi-soumis mi-le contraire, il marchait en laisse, et de temps en temps dans sa bave, avec un air de psychopathe à la Hannibal Lecter, au pied du maton de l'orphelinat que des Hansel et Gretel de circonstance cherchaient à fuir après s'être inventés un rassurant lien de filiation lu dans la voûte céleste, répondant ainsi aux contraintes de la deuxième joute.

Le chien des Bleus, avec la gueule qu'il avait, il avait sûrement déjà dû connaître la douleur. Peut-être que comme ma chienne, il s'était déjà, lui aussi fait heurter par une voiture de société conduite par un cadre d'entreprise pressé de rentrer chez lui au point d'exiger que le constat d'accident à l'amiable fût dûment complété avant que je ne file chez le vétérinaire pour panser les blessures de mon fidèle compagnon (je parle de ma chienne), qui, placide et héroïque, crachait ses poumons et se vidait de son sang par les pattes sous la table de la cuisine faisant office de bureau le temps que dura l'épreuve de remplissage de ce constat pensé pour un accident entre deux parties égales, à savoir : deux engins motorisés et non pas une automobile et un animal. Mon chien (une chienne donc) ne gémissait pas, elle tirait tout l'air qu'elle pouvait pour compenser celui qui fichait le camp par sa plèvre percée. Elle ne

criait pas, ne geignait pas, ne disait pas que ça faisait un mal de chien (ou de chienne). Elle se cachait sous la table pour mourir, si telle devait être l'issue.

Ses coussinets avaient tatoué de leur sang les tommettes de la cuisine. Un bon sang qui n'aurait su mentir sur la gravité de ses blessures. Ces tatous, ils racontaient une mauvaise aventure, celle d'une promenade qui avait tourné court parce qu'elle avait vu de l'autre côté de la chaussée un joggeur et que pour elle, toujours, un homme (ou une femme ou un enfant) qui court, ça réveille en elle un atavisme vieux de 400.000 ans qui la fait se ruer droit sur lui jusqu'à ce qu'elle voie de plus près que ce n'est pas une proie mais un être humain. Juste un être humain comme moi, son maître (sa maîtresse), et là, elle interrompt sa course parce que non merci, elle a ce qu'il faut à la maison et même elle en est très satisfaite...

Voilà, mon chien (ma chienne), on lui avait rien demandé et elle venait d'écrire une histoire triste que personne ne lirait. Et moi, j'étais sensée en écrire une d'histoire et j'étais mal barrée parce que je crevais de mal. D'un mal de chien qui m'empêchait de taper sur mon clavier. D'un mal de chien qui me faisait penser au chien des Bleus que j'avais trouvé plus vivant que mon chien boxée par une voiture... Alors, je me suis mise sous ma table, j'ai respiré à fond, ça a tiré dans mon épaule. Mais j'ai pas gémi, j'ai pas geint, j'ai pas crié. J'ai rien dit. J'ai attrapé mon Mac, j'ai ouvert sa gueule et sur ses dents, j'ai commencé de taper avec la patte qui me restait cette nouvelle que j'avais accepté de livrer quand j'avais encore un chien qui pétait la santé et des épaules pour porter sur elles mes Anchise...